

Oskar Gomez Mata Huit ans après son arrivée à Genève, le Basque est devenu une figure majeure de la scène romande. La preuve avec «Cerveau Cabossé 2: King Kong Fire».

Un gorillero tendance Dada

Dès le début du spectacle, le public se montre tout à fait indiscipliné. Entre deux hoquets de surprise volontairement exagérés, une dame d'un certain âge émet continuellement de petits commentaires insolents à voix haute. Ici et là, des spectateurs rivalisent d'exclamations faussement indignées, des faciès tordus de rires côtoient des visages de marbre. Lorsque tous les comédiens apparaissent soudain totalement nus, un bonnet de Père Noël sur la tête, les hommes avec un préservatif pendouillant à leur pénis, les femmes avec une ficelle dégringolant de leur triangle pubien, le désordre est à son comble. Un quinquexcédé marmonne «*C'est vraiment n'importe quoi*», tandis qu'un autre s'en va brusquement. Assis aux abords du public, Oskar Gomez Mata boit du petit-lait. Les mouvements houleux de cette salle, ces manifestations irrespectueuses, c'est sa première raison de faire du théâtre. Que la pagaille soit un jour complète, et le bonheur du metteur en scène sera parfait.

Avec «Cerveau Cabossé 2: King Kong Fire», Oskar Gomez Mata prend définitivement la place d'Agitateur N° 1 de la scène romande. Dans un décor qui évoque l'esthétique de la variété hispano-latine, ses cinq comédiens déchaînés se livrent à une suite d'actions théâtrales qui confinent au delirium tremens. Apparemment,

ils racontent une histoire lisible, celle de Valentin Ressentit, personnage abstrait qui se perd dans le dictionnaire entre le mot «effort» et le mot «amour», mais l'essentiel du spectacle se déroule dans de folles digressions, qui semblent autant d'incurSIONS dans l'esprit foisonnant de cet «être humain type». Habillés de caleçons de bain striés d'une banderole «Miss Univers» ou déguisés en sémillants gorilles, les acteurs exposent très sérieusement un cours d'«ostéopathie transfonctionnelle», se poursuivent avec une peluche folle ou déclarent leur amour à la voix de l'horloge parlante. Très pince-sans-rire, riche en aphorismes qui frappent autant par leur sagesse poétique que par leur sens du truisme profond («*la pensée voyage à travers la chair*», «*il y a de la beauté Kandinsky dans chaque goal de Ronaldo*», «*le sexe est un placard*»), l'ensemble donne le sentiment de se trouver dans la cafétéria d'un asile de fous du roi ou, mieux, dans la maison de retraite des Monty Python, un soir de Noël très alcoolisé.

Sous la folie, la rigueur

L'esprit de la soirée est trop drôle pour entrer dans la catégorie de l'agit-prop. Pourtant, même si son amour du rire le pousse inmanquablement vers le genre comique, le metteur en scène basque revendique aussi une étiquette très sérieuse: «*J'ai mis un peu de temps à oser le dire, parce que dans mon pays, ça sonne comme un vieux machin. Mais depuis quelques années, j'admets que je fais du théâtre socio-politique.*» Pour «Cerveau Cabossé...», Oskar Gomez Mata a puisé dans divers textes du Galicien Anton Reixa, touche-à-tout de la scène artistique espagnole, «*poète de bistrot*», très bon représentant du «*surréalisme naturel*» de son coin d'Espagne, où l'amour du verbe automatique voisine une pensée soucieuse de toucher les consciences populaires. Une alchimie qui correspond parfaitement aux ambitions du Genevois d'adoption. Régi par une esthétique du chaos qui n'exclut pas une certaine beauté, le théâtre d'Oskar Gomez Mata appartient à une tradition

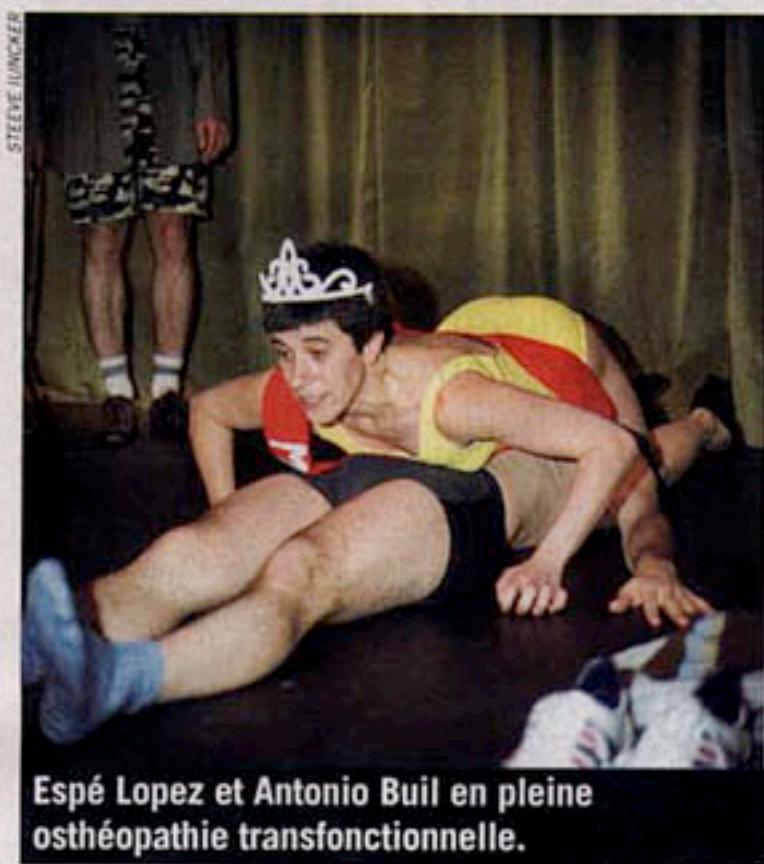
qui remonte aux premiers dadaïstes, passe par les mouvements iconoclastes des années 70 pour arriver aujourd'hui sous une forme renouvelée, pleine de drôlerie et de nostalgie.

Derrière la folie apparente se niche donc un projet rigoureux, dont «Cerveau Cabossé...» constitue un modèle. Tout en créant un sentiment de bazar et d'ambiguïté, Oskar Gomez Mata s'arrange pour qu'émergent des mots dont le sens exprime clairement une critique de la société de consommation et de «*la désensibilisation sociale*» de ce début de XXI^e siècle. Et même s'il bouscule son spectateur avec une mise en scène pleine d'incorrections, le fantasque Basque cherche avant tout à créer «*un rapport de communication directe*» avec le public, entendez une complicité qui s'apparente à celle du cirque ou du cabaret. Fils d'ébéniste et de couturière, Oskar Gomez Mata se bat pour créer un théâtre «*populaire au bon sens du terme*». Si le premier aspect du projet est parfois discutable dans sa forme, le deuxième est infiniment réussi. Constamment adressé au public, «Cerveau Cabossé...» dégage un sentiment de vie formidablement communicatif.

Huit ans après son arrivée à Genève, cette réussite vient aujourd'hui comme un accomplissement. La carrière d'Oskar Gomez Mata commence il y a vingt ans à Irun (Pays basque), avec un chagrin d'amour qui le précipite dans les bras d'un stage de théâtre. Formé comme instituteur, rêvant plutôt d'une carrière footballistique dans sa prime jeunesse, ce natif de San Sebastian bifurque alors du côté d'un théâtre-danse imprégné de spectacle de rue. Après deux ans passés à Paris avec le Théâtre du Mouvement puis avec le Genevois Serge Martin, ancien élève du mime Lecoq, il écume les cafés du Nord espagnol avec «*des actions de l'ordre de la performance*». Une discipline qui lui apprend «*à se connecter à la situation présente*», à jouer «*le plus sincèrement possible*», à utiliser la biographie de ses acteurs pour construire situations et dialogues. Dans «Cerveau Cabossé...», Pierre Mifsud et Fabien Baillif se livrent à une hilarante



Facétieux et incorrect, tenant d'un théâtre de la pagaille très organisée, le Basque est aujourd'hui très bien intégré à Genève.



Espé Lopez et Antonio Buil en pleine ostéopathie transfonctionnelle.

interview où le deuxième, habillé d'un training de l'équipe suisse, raconte sa carrière de skieur originaire de la vallée de Joux. On croit à une satire alors que l'acteur a un authentique passé de sauteur d'élite.

Au cours de nombreuses pérégrinations entre la Suisse et l'Espagne, la rencontre avec Philippe Macasdar, le directeur du Théâtre Saint-Gervais, est décisive. Découragé par la politique culturelle de son pays, Oskar Gomez Mata entre progressivement dans le giron de la petite institution genevoise, jusqu'à en devenir un résident parfaitement intégré à la scène locale. Ce soutien, le Basque l'a aujourd'hui largement rendu. Avec ses spectacles d'abord, puisque «Boucher espagnol», sa première création genevoise (sur une demi-douzaine), n'en

Oskar Gomez Mata

1963 Naissance à San Sebastian.

1985 Formation au Théâtre du Mouvement et à l'Ecole Serge Martin, à Paris, jusqu'en 1987.

1991 Première mise en scène au Théâtre Pradillo de Madrid.

1996 Rencontre avec Philippe Macasdar.

1997 «Boucher espagnol» de Rodrigo Garcia, avec sa nouvelle compagnie L'Alakran.

2000 «Ubu» d'Alfred Jarry.

2002 «Psychophonie de l'âme» avec Espé Lopez, sur des textes de Robert Filliou.

ne finit pas de tourner en Europe et dans le monde depuis quatre ans. Avec ses connaissances aussi, puisque c'est par lui que Genève a pu découvrir l'étonnant talent de Rodrigo Garcia, ex-collègue underground du Théâtre Pradillo de Madrid et cousin en dynamitage théâtral. Grâce à Oskar Gomez Mata, Saint-Gervais a désormais une identité aussi forte que singulière. Genève, et la Suisse romande avec elle, s'est définitivement enrichie d'un genre théâtral qui a le vent en poupe et lui donne, une fois n'est pas coutume, un petit air d'avant-garde.

Pierre-Louis Chantre

«Cerveau cabossé 2: King Kong Fire». Genève, Théâtre Saint-Gervais, jusqu'au 22 décembre. Rens. 022 908 20 20. A Lausanne, l'Arsenic, du 23 au 26 janvier.